



HAL
open science

Une polysémie vestimentaire dans l'Algérie rurale de l'entre-deux-guerres

Didier Guignard

► **To cite this version:**

Didier Guignard. Une polysémie vestimentaire dans l'Algérie rurale de l'entre-deux-guerres. Morgan Corriou et M'hamed Oualdi (éd.). , Une histoire sociale et culturelle du politique en Algérie et au Maghreb. Études offertes à Omar Carlier,, Éditions de la Sorbonne, pp.127-142, 2018. hal-01877058

HAL Id: hal-01877058

<https://hal.science/hal-01877058>

Submitted on 19 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une polysémie vestimentaire dans l'Algérie rurale de l'entre-deux-guerres

Didier Guignard

Chargé de recherche à l'IREMAM (CNRS/Aix-Marseille Université)

En 1930, l'archéologue et médiéviste Georges Marçais publie une histoire du *costume musulman d'Algérie*. Tout juste promu directeur du Musée des antiquités et de l'art musulman de la ville, il peut « [mettre] à contribution les collections [ici] qui [lui sont] très libéralement ouvertes¹ », à savoir, pour l'essentiel : des dessins, des aquarelles et des gravures des XVI^e-XIX^e siècles qu'il reproduit et commente dans son ouvrage. Sa démarche s'inscrit dans un champ parfaitement balisé depuis les articles du *Magasin pittoresque* de Jules Quicherat (1849-1865). Indissociable des « coutumes », le vêtement est censé refléter les « mœurs » propres à chaque nation, région ou civilisation. Si l'orientaliste décline les différentes pièces du costume selon le genre et le milieu social, l'éventail des possibilités est comme figé après les débuts de la régence ottomane (1518). L'étiquetage recourt en effet au « schéma ethnographique » consolidé avec la conquête française et qui, à l'instar d'Adrien Berbrugger, membre de la commission scientifique de 1839 à 1842, distingue des « types de races algériennes » : « turc », « maure », « arabe », « berbère », « juif » et « nègre »². En outre, la documentation utilisée met toujours plus en lumière les toilettes de citadins fortunés. Marçais le justifie en professionnel de la conservation, sensible au « renouvellement de traditions atteintes par la modernisation³ » : « Dans quelques années à peine, explique-t-il, le vieux costume indigène ne sera plus à Alger qu'un pittoresque souvenir [ici], notre présence [ayant] brusqué l'évolution⁴ ».

Aujourd'hui, l'histoire du vêtement combine les sources matérielles, iconographiques, orales ou textuelles. Les manières de l'étudier disent beaucoup plus de l'environnement social, économique et culturel d'une époque, des échanges et mutations qui la traversent. Sont scrutés à la loupe les matériaux et techniques utilisés, les formes, les teintes comme l'agencement des pièces, leur état de propreté ou d'usure. Dès les années 1970-1980, des historiens se saisissent du vêtement comme ensemble multifonctionnel, riche en signifiants et signifiés. Leur curiosité ne s'arrête plus aux garde-robes aristocratiques ou folkloriques ; elle englobe désormais le *bleu de travail*, les interactions des tissus et accessoires avec le corps, l'attitude et la gestuelle qui les animent. Ainsi distingue-t-on plus facilement les normes collectives de choix plus personnels, les effets conscients ou seulement perçus comme tels⁵. Omar Carlier est l'un des rares historiens à s'être nourri de tels apports pour le Maghreb

¹ Georges Marçais, *Le costume musulman d'Algérie*, Paris, Plon, 1930, p. 1.

² Adrien Berbrugger, *Algérie historique, pittoresque et monumentale ou recueil de vues, costumes et portraits faits d'après nature dans les provinces d'Algérie, Bône, Constantine et Oran*, Paris, Delahaye, 1843.

³ Alain Messaoudi, « Deux savants orientalistes dans l'Algérie coloniale : William et Georges Marçais », dans Abderrahmane Bouchène, Jean-Pierre Peyroulou, Ouanassa Siari Tengour et Sylvie Thénault (dir.), *Histoire de l'Algérie à la période coloniale (1830-1962)*, Paris / Alger, La Découverte / Barzakh, 2012, p. 285.

⁴ Georges Marçais, *Le costume musulman d'Algérie*, op. cit., p. 1.

⁵ Pour un bilan historiographique et de nouvelles perspectives : Odile Blanc, « Historiographie du vêtement : un bilan », dans Michel Pastoureau (dir.), *Le vêtement. Histoire, archéologie et symbolique vestimentaire au Moyen-Âge*, Paris, Cahiers du Léopard d'Or, 1989, p. 7-33 ; Diana Crane, *Fashion and its social Agendas: Class, Gender and Identity in Clothing*, Chicago, University of Chicago Press, 2000 ; Helen Chenut, *The Fabric of Gender. Working-Class Culture in Third Republic France*, Philadelphie, Penn State Press, 2004 ; Jean-Pierre Lethuillier, *Les costumes régionaux. Entre mémoire et histoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009 ; Sophie Cassagnes-Brouquet et Christine Dousset-Seiden, « Genre, normes et langages du costume », *Clio. Femmes, genre, histoire*, n° 36, 2012, p. 7-18 ; Charlotte Nicklas et Anabella Pollen (dir.), *Dress History. New Directions in Theory and Practice*, Londres, Bloomsbury, 2015 ; Claudia Ulbich et Richard Wittmann (dir.), *Fashioning the Self in Transcultural Settings: The Uses and Significance of Dress in Self-Narratives*, Würzburg, Ergon-Verlag GmbH, 2015.

contemporain. En dévoilant « la construction vestimentaire du *leadership* », il peut donner les clés des métamorphoses de Messali Hadj (1927, 1936, 1946), expliciter les messages très politiques des tenues arborées par les présidents algériens ou les sultans du Maroc, souligner la rupture du « vêtement républicain [de Bourguiba qui, en 1956,] annonce la fin du vêtement dynastique⁶ ».

Nous souhaiterions poursuivre sur sa lancée en explorant d'autres horizons qui l'ont intéressé autrement dans ses travaux. On sait en effet peu de choses des vêtements du quotidien éloignés de la scène du pouvoir, portés par des anonymes dans toute la diversité juridique, sociale et culturelle qui précède les indépendances. Le savoir se réduit davantage si l'on s'éloigne des villes, dans un entre-deux-guerres où le monde rural pèse encore lourd et où au moins 80 % de la population à l'échelle du Maghreb⁷ tandis que les transformations vestimentaires s'y font déjà ressentir. Georges Marçais ne l'ignore pas mais laisse « à d'autres le soin d'étudier dans les campagnes ce qui se maintient de l'accoutrement des anciens Arabes et Berbères, de rechercher s'il reste quelques régions déshéritées où les colporteurs n'ont pas introduit nos équipements militaires hors d'usage et où l'on ne découpe pas encore les sandales dans des pneumatiques d'automobiles⁸ ». Fine et dédaigneuse à la fois, son observation restreint les acteurs, le sens et les raisons possibles du changement. Elle nous cantonne aux principales pièces du costume sans entrevoir toute la richesse du langage vestimentaire. S'atteler à un tel programme suppose cependant une dernière condition et pas la moindre s'agissant du Maghreb rural de cette époque : disposer d'une documentation suffisamment étoffée pour un espace donné. Une recherche en cours sur la micro-histoire d'un domaine colonial nous en fournit l'occasion. Aussi réduisons-nous la focale aux habits portés au milieu des vignes, sur un marché et dans la cour d'une ferme de la plaine des Issers à quelque 60 kilomètres à l'est d'Alger. Pour ces lieux rapprochés les uns des autres, dix-sept clichés pris entre 1923 et 1941 autorisent ce type d'enquête (cf. annexe).

Conditions de saisie des défilés

Les quatre premières photographies [1-4] sont extraites d'un reportage de *L'Afrique du Nord illustrée* dont la publication s'étire sur le premier semestre 1924⁹. Diffusé depuis Alger, Paris, Marseille, Tunis et Oran, le magazine s'adresse à une élite francophone et plutôt citadine, résidant au Maghreb ou projetant d'y séjourner (éventuellement d'y investir). Si les petites annonces et la publicité envahissent la moitié des pages, les articles sur l'« œuvre » économique européenne, la découverte de sites touristiques et diverses chroniques remplissent l'autre moitié. Un journaliste complaisant peut alors y vanter l'excellence et la modernité des méthodes culturelles de Jaime Sabaté. L'entrepreneur espagnol s'est enrichi en Algérie avant et pendant la Grande Guerre par l'importation puis la production sur place de plants de vigne américains, les seuls à résister au phylloxéra. Vers 1920, il est propriétaire de plusieurs pépinières dans la banlieue d'Alger et d'un millier d'hectares des deux côtés de l'Oued Isser dont 612 en vignes. La crise des années 1930 va bientôt révéler la fragilité d'un édifice que seul l'entregent de l'affairiste auprès des banques maintient à flot¹⁰. En attendant, la vitrine offerte par l'hebdomadaire lui est indispensable pour endormir la vigilance des créanciers, promouvoir ses plants greffés et espérer une plus-value des domaines acquis. Les gros plans du photographe lors des vendanges de 1923 sont ainsi tous aiguillonnés par

⁶ Omar Carlier, « Corps du pouvoir et habits de l'État. La construction vestimentaire du *leadership* dans le Maghreb contemporain », dans Odile Moreau (dir.), *Réforme de l'État et réformismes au Maghreb (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, L'Harmattan / IRMC, 2009, p. 345-368.

⁷ Lucien Paye, « Évolution du peuplement de l'Afrique du Nord », *Politique étrangère*, n° 3, 1937, p. 263-281.

⁸ Georges Marçais, *Le costume musulman d'Alger*, op. cit., p. 1.

⁹ Les photographies retenues sont insérées dans les numéros des 12 janvier et 15 mars.

¹⁰ Sa faillite et la liquidation de ses biens (1932-1936) sont documentées aux Archives nationales d'outre-mer (ANOM) dans le dossier à son nom de la Banque d'Algérie et de Tunisie : BAT/11CX/47. Réunis en syndic, les créanciers enquêtent sur sa gestion antérieure de manière à établir les responsabilités et les droits de chacun.

l'abondance de la récolte ou le gigantisme des caves. Le biais n'empêche nullement la capture d'ouvriers algériens en tenue ordinaire et en plein effort. Même l'adolescent planté aux côtés du patron ó pour mieux faire apprécier la grosseur des grappes ó n'a pu se changer pour l'occasion [4].

Un article du *Monde colonial illustré* fournit le cliché suivant [5]. Daté d'octobre 1925, il s'attarde sur la foule des « Kabyles ou Arabes » qui s'affairent non loin de là, au marché des Issers. « Ils venaient, les uns de leurs lointains villages perchés sur la crête des montagnes, les autres de leurs gourbis bâtis au milieu des champs ou de leurs tentes dressées au bord de quelque oued », précise le reporter. Seul un petit groupe de représentants des chambres de commerce de Marseille et d'Alger, venu observer « le plus grand marché indigène de l'Algérie », se détache au premier plan. L'image sert l'idée directrice de l'article : le maintien de l'ordre et la prospérité sont possibles ó à moindre coût ó au sein de l'empire. Cette revue mensuelle parisienne promeut elle aussi, avec l'esprit d'aventure, l'activité économique et touristique outre-mer. Sollicité à cette fin, le photographe était assuré de trouver aux Issers l'un des « scènes et types » popularisés par l'éditeur algérois de cartes postales Jean Geiser qui sut saisir vingt ans plus tôt, au même endroit et sous différents angles, ces ondulations d'hommes drapés¹¹. L'intention en 1925 conditionne évidemment la perspective et la pose au premier plan mais l'activité habituelle du marché n'en paraît pas troublée pour autant.

Les douze dernières prises [6-17] proviennent d'un album familial¹². Elles relèvent cette fois d'une photographie domestique qui, à partir des années 1930, commence à concurrencer les portraits réalisés en studio et se prête mieux au rapprochement entre images et témoignages¹³. Derrière l'objectif s'active le gendre (plus rarement la fille) des gérants d'une ferme coloniale, l'une de celles que possédait Jaime Sabaté une décennie plus tôt. Elle est secrétaire au gouvernement général, lui conscrit puis employé de l'administration fiscale. Lors de week-ends à la campagne, ces jeunes Algérois immortalisent des moments festifs ou plus intimes avec une attention particulière portée aux beaux-parents [6-8], à l'épouse [11, 13-15] et au jeune fils [9-12] né en 1937. D'autres membres et amis de cette famille française comme de celles des ouvriers permanents de la ferme ó tous Algériens ó se retrouvent dans le champ de l'appareil, délibérément ou par effraction, avec plus ou moins de naturel. Si les tenues sont rarement celles du quotidien pour un repas dominical, une partie de chasse [16] ou un mariage [17], le changement de vêtement reste conditionné par l'âge, la posture et les moyens de chacun. Ces clichés non datés se situent entre 1933 et 1941, les deux extrémités de la gérance confiée au couple de quinquagénaires par des propriétaires absentéistes.

En dépit du noir et blanc, des angles retenus et de l'intention des photographes, l'ensemble des tirages permet d'appréhender une certaine ruralité dans le Maghreb de l'entre-deux-guerres. La plaine a été colonisée après la grande révolte de 1871 et le séquestre punitif des terres. Elle est désormais animée par des centres européens (Ménerville, Félix-Faure, Isserville-les-Issers, Isserbourg, Bordj-Menaïel) reliés sur l'axe Alger / Tizi-Ouzou par la route, le rail ou le téléphone. Mais c'est aussi pour l'implantation coloniale et la viticulture ó indissociables ó un espace frontière qui épouse à peu près les limites de l'ancien territoire contrôlé par les Turcs. Les premières pentes de la Kabylie, aux fortes densités autochtones, se profilent immédiatement à l'est comme au sud [6, 10-11, 16]. On y cultive au plus près du tabac destiné à la consommation européenne, quelques arbres fruitiers et une ration devenue

¹¹ Jean-Charles Humbert, *Jean Geiser. Photographe ó Éditeur d'art, Alger, 1848-1923*, Paris, Ibis Press, 2008, p. 96-97.

¹² Mis à notre disposition par René Sauvage (Changé, Mayenne), le plus jeune garçon sur ces clichés [9-12]. Outre ses commentaires, il nous a permis de consulter le cahier de souvenirs rédigé en 1997 par sa mère, également visible sur ces photographies [11, 13-15]. Enfin l'enquête menée parallèlement aux Issers auprès des familles d'ouvriers algériens ayant travaillé et résidé sur l'exploitation, des années 1910 aux années 1990, a fourni d'autres témoignages. Plusieurs de leurs membres apparaissent à leur tour sur ces images [10-12, 17].

¹³ Christine Bard, « Les photographies de famille commentées : une source sur l'habillement dans les classes populaires », *Apparence(s)*, 2007, n° 1, p. 1-24.

insuffisante en blé, orge et fèves. Malgré la réduction des parcours, l'élevage ovin et bovin reste un marqueur d'aisance relative. La moyenne ou grande propriété algérienne (entre 10 et 80 hectares) se maintient sur les collines basses, souvent exploitée par des métayers (*amm s*). Elle se morcelle à l'extrême aux abords de villages perchés sous l'effet conjugué de la pression démographique, du raidissement des versants et de l'érosion consécutive des sols. En complément ou comme seule source de revenus, les hommes descendent en plaine vendre leurs productions et surtout offrir leurs bras. Mais le chômage saisonnier ou continu pousse un nombre croissant de manouvres vers des bassins d'emplois plus éloignés : l'Algérois ou la métropole : quand ils ne sont pas contraints au retour. C'est précisément ce qui arrive pendant la crise des années 1930¹⁴.

La tenue et le langage vestimentaires de l'ensemble de ces hommes, femmes et enfants : Algériens et Européens : habitants de la plaine ou de la montagne : de la ville proche, du bourg comme des profondeurs rurales : trahissent des signes culturels distinctifs et toute une sociologie coloniale. Les mutations en cours génèrent aussi des formes d'acculturation sans priver totalement les individus de leur petite touche personnelle.

L'habit fait toujours l'Algérien et l'Européen

Faut-il rappeler combien les distinctions *raciales* sont fondamentales à cette époque, sous domination française ? Cette perception est d'ailleurs partagée de tous côtés, bien qu'à des degrés divers, avec des arrière-pensées différentes. Mais le réflexe consistant à classer les individus d'après la seule apparence physique peut induire en erreur. Les visages se confondent parfois, tout particulièrement chez des ruraux exposés à tous les temps, susceptibles de partager les mêmes traits méditerranéens. Le vêtement a donc d'abord pour fonction de dissiper toute ambiguïté. « Monsieur Denis, confient des Algériens de la région à leur voisin européen vers 1925, avec un burnous et une chéchia, on ne sait pas que tu es un roumi¹⁵. » La remarque se veut amicale ; elle salue les efforts d'un colon de Félix-Faure (aujourd'hui Si Mustapha) pour passer, ponctuellement, d'un monde à l'autre. Si elle peut renvoyer à une couleur de peau, à la maîtrise de l'arabe ou à des manières paysannes, elle n'est évidemment pas un appel à changer de costume. L'anecdote traduit plutôt une forme d'exploit dans la proximité acquise que l'intéressé est assez fier de rapporter à ses enfants, mais qui serait plutôt mal vue du reste de la famille¹⁶. Quant à prendre réellement et complètement le vêtement de l'Autre : autochtone ou allochtone : l'audace n'est alors le fait que d'une minorité de citadins éduqués et plutôt originaux, en quête d'assimilation culturelle ou d'esthétiques militantes¹⁷. Mais l'écrivaine éprise de liberté Isabelle Eberhardt n'a pas fait beaucoup d'émules dans la colonie après 1900 et, si les « Jeunes Algériens » portent plus volontiers le costume européen, mieux vaut être à Bruxelles en 1927 pour y ajouter le chapeau des chrétiens¹⁸. On ne retrouve pas en Algérie la même porosité qu'aux Philippines

¹⁴ Cette mise en contexte à différentes échelles emprunte à : Marcel Larnaude, *Déplacements des travailleurs indigènes en Algérie*, Alger, Société historique algérienne, 1936 ; Yves Sarthe, « Les hommes et leurs activités dans la plaine des Issers », *Méditerranée*, 1964, n° 2, p. 133-145 ; Pierre Peillon, *L'occupation humaine en Basse-Kabylie. Peuplement et habitat dans une zone intermédiaire du Tell algérien*, thèse de géographie dirigée par Renée Rochefort, Université de Lyon II, 1972 ; Alain Mahé, *Histoire de la Grande Kabylie, XIX^e-XX^e siècles. Anthropologie historique du lien social dans les communautés villageoises*, Paris, Éditions Bouchène, 2001, p. 288-346.

¹⁵ Propos rapportés par le père d'un ancien colon de Félix-Faure, habitant La Garde (Var), qui les cite à son tour dans *Les mémoires d'un enfant pied-noir*, récit autobiographique destiné à sa famille, s.d. [2008], p. 13.

¹⁶ Entretien avec son fils, La Garde, 17 avril 2016.

¹⁷ Arudhati Virmani, « Le *sari* à l'euro-péenne. Vêtement et militantisme en Inde coloniale », *Clio. Femmes, genre, histoire*, n° 36, 2012, p. 134.

¹⁸ Omar Carlier à propos de Messali Hadj dans « Corps du pouvoir et habits de l'État. La construction vestimentaire du *leadership* dans la Maghreb contemporain », *op. cit.*, p. 347-348. De même, de retour d'un pèlerinage à la Vierge en 1897, portant un chapeau et le costume corse, un jeune Kabyle interné à Calvi s'était sans doute trop bien intégré à la société locale aux yeux de ses codétenus algériens qui lui tendirent une

espagnoles, par exemple, où la propension des élites autochtones ou métisses « à imiter et à adopter la culture, l'attitude et les styles [vestimentaires] de la minorité coloniale blanche brouillait et perturbait le système établi de ségrégation raciale¹⁹ ».

Sans surprise donc pour cet espace rural, les clichés ne révèlent aucun « tiers-espace » où l'identification en marge du statut assigné serait négociable²⁰. Le drapé résiste toujours du même côté, quel que soit le milieu social, le sexe, l'âge ou l'occupation. Les porteurs de paniers [1-2] comme la plupart des visiteurs au marché du jeudi [5] conservent la longue tunique sans manche ou à manches courtes (*aqendur* en kabyle / *and ra* en arabe) qui leur facilite les mouvements et leur confère une certaine prestance. Le vêtement garde son ampleur dans la version féminine (*taqendurt*) portée ici par une domestique [9]. Grâce à l'effet produit par la ceinture à pompons (*agus*) faite de brins de laine tressés ou tordus, il lui permet d'enfourer sur sa poitrine « les objets les plus divers afin d'avoir les mains libres²¹ ». Au repos, le desserrement de la taille est recherché par l'enfant campé face au mulet [12] comme par le père et les frères de la mariée, juchée sur une autre monture [17]. Ce rite d'enlèvement la porte symboliquement de son ancienne à sa nouvelle demeure, en réalité deux gourbis collés à l'arrière de la ferme pour cette union entre cousins²². Raison supplémentaire pour recouvrir entièrement la promise de plusieurs épaisseurs de voiles de façon à la rendre invisible au futur époux. Chez les hommes, le long manteau de laine sans manche et à capuche (*abernus* ou *abidi / burn s*) est l'ultime protection contre le froid ou l'humidité. Absent des premières photographies prises à la fin de l'été [1-5], on le retrouve savamment jeté sur l'épaule, un jour de fête, dans une fonction plus esthétique [17]. Or à l'opposé de ces pièces drapées, le vêtement européen ne se présente jamais d'un seul tenant. Il abonde au contraire de manches [5-7], de cols [5-7, 14], de dentelles [12-13], de poches [4, 6, 7], de fermetures [6, 8, 16], de ourlets [6, 10, 14-15], d'effets destinés à rétrécir [8, 15, 16] ou à élargir [10] la taille. De confection artisanale ou industrielle, il suppose la maîtrise de la découpe, de l'ajustement des pièces et de la machine à coudre.

L'autre contraste se joue aux deux extrémités du corps. Si les Européens sortent systématiquement chaussés sans forcément se couvrir la tête, la norme inverse s'impose aux Algériens. Éviter les rayons du soleil est certes un impératif commun, auquel répond mieux le grand chapeau de paille des paysans kabyles (*lem ella*) [1-2, 5], continuellement dehors, que le feutre ou la casquette du Marseillais de passage, obligé de se protéger la nuque avec un mouchoir [5]. Mais c'est aussi affaire de dignité pour le croyant musulman, un moyen parfois d'éloigner le mauvais sort²³ ou simplement de maintenir une hygiène élémentaire. Aussi en Kabylie, le foulard féminin (*tafunart*) peut-il être posé dès le plus jeune âge [8] sans pour autant dissimuler complètement les cheveux [9] et encore moins le visage, comme il est davantage d'usage en ville²⁴. Un jour spécial, une jeune fille peut même arborer sa longue chevelure tressée, généralement teinte au henné et parfumée à l'huile [10] quand sa sœur aînée est déjà contrainte à plus de discrétion [11]. Mais c'est à l'inverse tête nue que la gérante et ses filles adultes [6-7, 11] affichent leur simplicité quotidienne quand le port exceptionnel du chapeau, à la mode de Paris, ajoute une distinction de circonstance pour un baptême ou un mariage [15].

Si l'autre facteur de différenciation consiste à se déplacer chaussés ou pieds-nus, ce n'est pas là non plus qu'une question de moyens. Pour les grandes occasions, les ouvriers de

embuscade. Cf. Fanny Colonna, *La Vie ailleurs. Des « Arabes » en Corse à la fin du XIX^e siècle. Récit*, Arles, Sindbad / Actes Sud, 2015, p. 18-20.

¹⁹ Stephanie Marie R. Coe, *Clothing and the Colonial Culture of Appearances in XIXth Century Spanish Philippines (1820-1896)*, thèse d'histoire dirigée par Xavier Huetz de Lemps, Université de Nice, 2014, p. 474.

²⁰ Homi Bhabha, « Le tiers-espace. Entretien avec Jonathan Rutherford », *Multitudes*, n° 26, 2006, p. 95-107.

²¹ Germaine Laoust-Chantréaux, *Kabylie côté femmes. La vie féminine à Aït Hichem, 1937-1939*, Aix-en-Provence, IREMAM / Édisud, 1990, p. 58.

²² Entretien avec un ancien ouvrier né à la ferme en 1934 et apparenté aux mariés, Les Issers, 7 décembre 2015.

²³ Germaine Laoust-Chantréaux, *Kabylie côté femmes, op. cit.*, p. 60.

²⁴ Leyla Belkaïd, *Algéroises. Histoire d'un costume méditerranéen*, Aix-en-Provence, Édisud, 1998, p. 143-158 ; de la même auteure, *Costumes d'Algérie*, Skikda, Éditions Raïs, 2003, p. 20-23, 38-43, 60, 84-85.

la ferme portent des sandales de cuir [17], leurs filles et leurs épouses des souliers à boucle ou des galoches de bois [10-11]. L'entrave du pied n'est cependant rien de naturel chez ces ruraux et les enfants ont d'ailleurs du mal à s'y résoudre tels l'adolescente à moitié masquée [10] ou le plus jeune des garçons de ferme près du mulet [12]. Il en est de même pour leurs parents dès que la représentation s'arrête. À 80 kilomètres de là, près de Koléa, un voyageur notait quelques années plus tôt que les autochtones des deux sexes supportaient leurs sandales « impatientement et comme à regret : dès qu'ils se trouvent en route, hors de la ville, ils s'empressent de les quitter et les portent à la main²⁵ ». De fait, les manouvres chargeant de lourds paniers semblent moins rechercher la sécurité qu'une certaine forme de confort et de légèreté, l'emprise directe avec le sol [1-2].

La reconnaissance de chacun est ainsi permise par le vêtement et ses accessoires qui génèrent à leur tour un langage corporel contribuant à démarquer et à hiérarchiser. Les représentants des chambres de commerce en déplacement aux Issers donnent l'impression de parler haut, le rire facile [5]. L'un d'eux croise les bras sur la poitrine, le torse bombé. C'est montrer un esprit de décision plutôt qu'un goût pour la promenade. Les importants savent qu'ils sont photographiés et soignent leur mise ; ils tournent le dos à la foule « indigène » qui se retrouve ainsi exclue du cercle. Est-ce là une façon de préserver l'entre-soi en évitant tout contact corporel ? Les badauds les plus proches ne ratent pourtant rien du spectacle. À la forme et à la couleur des vestes ou des couvre-chefs ó comme sans doute au son des voix ó ils devinent immédiatement à qui ils ont affaire. Mais, s'ils prennent le temps de les reluquer des pieds à la tête, c'est à la dérobée en gardant leurs distances. Et quand ailleurs, exceptionnellement, des Algériens sont invités à pénétrer le cercle [4, 8, 12], l'image préparée avec soin mobilise de préférence des enfants. L'ascendant européen est alors préservé par le contraste des tailles et des toilettes ; il se perçoit sur le visage du montreur de grappes, visiblement impressionné [4]. Avec une petite fille d'ouvrier dans les bras, en revanche, le robuste contremaître n'avait plus besoin du casque colonial [8]. Ce symbole d'autorité détonnerait même avec les sentiments affichés, offrant une inversion de fonction amusante qui n'est peut-être pas échappé à l'auteur du cliché.

Essentielle en contexte colonial, cette lecture binaire du vêtement reste assez simple. On ne saurait s'en contenter. Les contemporains percevaient et donnaient à voir beaucoup plus que la séparation entre deux groupes.

Des marqueurs de différenciation interne et des emprunts réciproques

Observons à nouveau les journaliers qui, en bout de parcelle, hissent les paniers sur la charrette [1-2]. Le couvre-chef tout en hauteur des montagnards berbérophones (*lem ella*) les rend visibles de loin ; il indique plusieurs heures de marche, un statut précaire de saisonniers. D'autres préfèrent le capuchon de laine grossière (*akebbu / kabba*) qui souligne davantage leur condition de portefaix. Le transport de charges oblige en effet à se protéger la tête, la nuque, les épaules et le dos. Georges Marçais précise que cet attribut des anciens esclaves porteurs d'eau n'est alors plus fabriqué à Alger où les débardeurs du port sont les seuls à l'utiliser encore²⁶. Un tissage domestique de la pièce est toujours possible à cette date en milieu rural, bien qu'un vulgaire sac de jute puisse déjà le remplacer. Au milieu des manouvres, un « chef de chantier » commande et supervise, les bras croisés [1]. Il se distingue par son turban court (*ta mamt / am ma*), généralement posé sur une calotte (*tacacit / -iya*) que d'autres préfèrent porter seule [3]. Sans que cela soit une règle absolue, de telles coiffes sont davantage celles des hommes de la plaine et de leurs fils [4, 12], parmi lesquels les colons recrutent prioritairement leurs ouvriers de confiance [17].

En élargissant davantage l'horizon, le marché des Issers réunit d'autres manières de se couvrir la tête [5] dont cette variante au centre de l'image qui consiste à s'enrouler

²⁵ Charles Naylies, *Monographie de la commune de Koléa*, Nevers, Vallière, 1905, p. 81.

²⁶ Georges Marçais, *Le costume musulman d'Alger*, op. cit., p. 78.

entièrement le corps dans une longue étoffe tissée (*ahayek / k*) faite de lin, de laine fine ou de soie. Elle n'est pas encore le seul attribut des femmes que ces dernières portent plutôt en ville et de façon différente. Mais la photographie est prise de trop loin pour apprécier la matière, l'art du drapé, l'état d'usure ou de propreté. Ce serait là pourtant de précieux indices car si, à cette époque, le *k* « reste un vêtement de rural, spécialement celui des montagnards [í] les plus pauvres ; [í] il est aussi un vêtement de cérémonie ou l'accoutrement habituel des gens distingués, gardiens du pur islam²⁷ ». Bien que le drapé masculin domine sur ce marché, le sentiment d'uniformité peut être trompeur quand les conducteurs de bêtes précèdent leurs maîtres algériens ou si l'ouvrier enturbanné représente les intérêts d'un patron européen²⁸.

Au moins la proximité de la ville se perçoit-elle à quelques tenues distinctives, ici ou ailleurs. Dans la cour de ferme, par exemple, les deux sœurs [10-11] portent le pantalon court bouffonnant (*sarw l*) qui les rattache à la culture algéroise. Elles sont pourtant originaires des montagnes dominant Draâ El Mizan à 20 kilomètres au sud-est de la ferme. Mais Douja la plus jeune, née en 1926, raconte comment son frère aîné est venu y quémander du travail, après la mort du père, gagnant la confiance de ses employeurs. Il obtient peu après la permission d'installer le reste de sa famille et parvient à marier ses sœurs avec des fils de « chefs de chantier ». C'est ainsi « après mon mariage que j'ai commencé à porter le *sarw l* », précise Douja en arabe, ou plutôt « *r ba ha ta al-b y* [une robe comme celle du bey] ». Mais « jamais, insiste-t-elle en français, *nd r l-f n r* [je n'ai porté le foulard]²⁹ ». À la date du cliché, sa belle-famille est présente sur l'exploitation depuis une vingtaine d'années. Elle n'a eu qu'à descendre du hameau voisin (*d-ra*) qui porte son patronyme arabe. Depuis ce site à flanc de colline où les ascendants reposent depuis plusieurs générations, l'accès des montagnards à la plaine pouvait jadis être gardé. L'appartenance des deux autres familles d'ouvriers permanents au monde berbère paraît plus évidente par les habits [8-9] ou le parler jusqu'à aujourd'hui, bien que les intermariages à la ferme, comme ceux antérieurs à la colonisation, aient ouvert des passerelles et contribué à gommer ce genre de particularisme.

Le critère économique paraît dès lors plus décisif. En effet, la seule capacité pour ces familles d'ouvriers agricoles à changer de vêtement [10-11, 17] est remarquable à la fin des années 1930. Passant par les Issers et Bordj-Menaïel au moment de la soudure, Albert Camus est témoin de distributions d'orge à des hommes, femmes et enfants affamés, le plus souvent en haillons. Il estime que la moitié de la population kabyle est au chômage, les trois-quarts sous-alimentés³⁰. Les « salaires insultants » de saisonniers ó entre 3 et 10 francs par jour ó n'étaient pas meilleurs quinze ans plus tôt. D'ailleurs, sélectionnés pour leur force physique, les porteurs de paniers de 1923 ne remplissaient guère mieux le costume [1-2]. Mais le travail salarié était alors plus abondant ; un ou plusieurs frères émigrés pouvaient envoyer à la famille l'essentiel de leurs salaires par mandat-poste qui assurait ó en plus d'une alimentation minimale ó l'entretien du vêtement de travail. À moins que le photographe n'ait cherché à éviter les tenues en lambeaux pour ne point assombrir l'image des domaines Sabaté.

De leur côté, les Européens ne sont pas épargnés par les inégalités sociales ni par la crise mais leur survie est plus rarement en jeu. Ces gérants de ferme, par exemple, sont issus de familles de colons français et espagnols ayant plutôt réussi dans la Mitidja après 1850. Des placements hasardeux ont réduit l'héritage du couple à néant, vers 1925, les rétrogradant au service des autres. Ils peuvent malgré tout offrir à leurs filles une scolarité au-delà du certificat d'études qui leur permet de devenir, l'une institutrice puis secrétaire dans la haute administration, les deux autres employées des Postes et des Ponts-et-Chaussées. En outre, au milieu des années 1930, le propriétaire de la ferme arrondit le salaire du couple avec « une

²⁷ *Ibid.*, p. 28.

²⁸ Ces indices de sociologie différenciée émanent des témoignages recueillis comme de la rubrique des faits divers de *L'Écho d'Alger*. Par exemple, un entrefilet du 28 septembre 1925 décrit l'embuscade tendue à un propriétaire algérien rejoignant ses métayers au marché des Issers.

²⁹ Entretien à Nantes, 18 juillet 2017.

³⁰ *Alger Républicain*, 7-8 juin 1939.

participation aux éventuels bénéfices [í] [et] la possibilité d'élèver pour leur [í] compte une vache et un porc³¹ ». L'emploi n'en reste pas moins précaire et les dissuade de toute dépense superflue en habillement [6] quand leurs enfants profitent d'une plus grande stabilité économique. Combinée à leur plus jeune âge et à leurs goûts de citadins, ils peuvent exhiber le week-end ó sans *chichis* ó une robe à la mode, un costume large des années 1930 ou un manteau bien découpé [7, 10, 13-15]. Cela ne les fait pas appartenir pour autant au monde des rentiers ou des professions libérales qui arborent, en toutes circonstances, la cravate ou le nòud papillon, le feutre rigide ou la casquette sportive, un costume trois pièces de belle facture parfois orné d'une pochette [4-5].

Un processus d'acculturation vestimentaire est enfin à l'œuvre et enrichit davantage la palette des tenues et des attitudes. Les raisons économiques évoquées par Georges Marçais l'expliquent en partie : les tissages domestiques reculent fortement face à la concurrence des marchands de tissus ou de vêtements industriels, à proximité d'Alger et du marché des Issers tout particulièrement. À la fin des années 1930, dans les montagnes plus reculées des Aït Hichem au sud-est de Tizi Ouzou, les femmes âgées portent toujours sur leur longue robe (*taqendurt*) un rectangle ouvert sur le côté (*axellal*) retenu aux épaules par deux fibules. Elles le recouvrent en hiver d'un dernier carré à rayures pour se protéger le dos (*ddil*). Vivant en plaine et exposée ce jour-là au soleil, la domestique de la ferme ne conserve que la première pièce [9]. Mais comme l'observe pareillement sur les hauteurs l'ethnologue Germaine Laoust-Chantréaux, c'est une période où « la laine est remplacée par des cotonnades ou des soieries importées, infiniment moins résistantes [et chaudes] que les tissages de fabrication familiale ». Elles obligent souvent les femmes kabyles ó comme il semble être le cas ici ó à enfiler « trois ou quatre blouses superposées³² ».

D'autres raisons pratiques poussent cette fois les hommes à adopter partiellement le costume européen. Elles n'échappent pas en 1928 à une princesse vietnamienne, ingénieur agronome, qui relève ó lors d'une mission d'études en Algérie ó que « le burnous [í] n'est pas du tout adapté aux exigences du matériel mécanique moderne » et qu'il provoque des « accidents [í] assez fréquents³³ ». D'où l'apparition chez certains ouvriers du pantalon droit, de la chemise ou du paletot à manches cousues [1-3]. Les stocks accumulés pendant la Grande Guerre trouvent là moyen à s'écouler, bien que le port par des Algériens des « vieilles défroques militaires » soit attesté avant 1914³⁴. Un compromis consisterait à n'ajouter que les jambières [4] mais sur un haut confectionné qui n'a lui-même plus grand-chose à voir avec la *and ra* de laine tissée. Les traces d'usage l'attestent, l'adolescent cherche avant tout à se protéger les genoux pendant la cueillette du raisin. Or ce besoin n'est apparu qu'une vingtaine d'années plus tôt quand, dans la viticulture, la main d'œuvre algérienne s'est substituée à l'europpéenne³⁵. Le danger à porter de longues pièces drapées est malgré tout plus évident à la cave. Il semble avoir été pris en compte par l'ouvrier occupé à pousser les grappes du pied vers la vis du fouloir-égrappoir, dissimulée en sous-sol [3]. Est-il toujours pieds-nus, les manches du pantalon retroussées, ou bien porte-t-il des bottes pour sa sécurité ? Celles-ci se diffusent dans les campagnes européennes depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle, concurremment avec les brodequins [7] et en lieu et place des sabots de bois, même cloutés ou ferrés³⁶. Si elles restent dans l'Algérie de l'entre-deux-guerres l'attribut du colon, dans leur version paysanne [11] ou équestre [16], un « chef de chantier » algérien peut commencer à les chausser ó le bâton enfoui à l'intérieur ó pour mieux en imposer à ses subordonnés³⁷.

³¹ Témoignage manuscrit de l'une de leurs filles (1997).

³² Germaine Laoust-Chantréaux, *Kabylie côté femmes*, op. cit., p. 58.

³³ Nhum May d'Annam, « La mutualité et la coopération agricoles en Algérie », *Annales de l'Institut agronomique*, 1929, t. 22, p. 210.

³⁴ Charles Naylies, *Monographie de la commune de Koléa*, op. cit., p. 28.

³⁵ Hildebert Isnard, *La vigne en Algérie. Étude géographique*, Gap, Ophrys, 1954, t. 2, p. 211-223.

³⁶ Ginette Francequin, *Le vêtement de travail, une deuxième peau*, Ramonville Saint-Agne, Éditions Érès, 2008, p. 161-168.

³⁷ Entretien avec le petit-fils de l'un d'eux aux Issers, 7 décembre 2015.

L'acculturation vestimentaire n'est donc pas toujours subie même quand elle épouse cette nouvelle division du travail qui est fonction de la nature et de la durée de l'emploi salarié. Sur le marché des Issers en 1925, un Algérien se distingue à droite de la photographie en portant le pantalon droit, une chemise qui ne dépasse pas la ceinture, une veste à col et des chaussures plus proches du mocassin que de la babouche [5]. L'alternance de couleurs sombres et claires le rapproche du groupe d'Européens alors que la *-iya* sur la tête, les manches bouffantes de la veste et celles assez courtes du pantalon l'identifient comme autochtone. Lui aussi garde ses distances mais ne craint pas de faire face à l'objectif, fumant la cigarette en toute décontraction. Dans une région renommée pour son tabac, l'acte n'a rien d'exceptionnel mais la transgression en public de l'interdit musulman (*ar m*) singularise davantage le personnage³⁸. Qui peut-il être ? Un colporteur venu d'Alger ou un boutiquier des Issers ? Un interprète au service des importants ou un notable oisif vivant de ses rentes ? En tout cas, il n'a rien du fellah ou de l'ouvrier agricole, ni surtout du quidam se coulant facilement dans le moule.

Avec des moyens plus modestes, Soumicha, sœur aînée de Douja, cherche aussi à se démarquer [11]. Le *sarw l* la rapproche de la ville, nous l'avons dit, mais le chemisier à col volant et la forme du bandeau la projettent plus loin encore. Que les pièces aient été récupérées ou offertes par la famille des gérants, la chose est probable : « il y avait des gens (*an-n s*) qui donnaient, reconnaît sa cadette, ceux qui avaient de l'argent », sans préciser leur identité³⁹. L'adolescente n'en a pas moins tenu à se faire belle et, comme Douja, n'hésite pas à se montrer dans la cour à proximité du contremaître. Le défilé périodique des jolies dames d'Alger [13-15] pouvait être source d'inspiration pour adopter, en différé sur la mode mais non sans audace, ce semblant de coupe garçon. À moins que l'incitation n'ait été plus directe si, comme pour sa sœur, « c'était Julia, la fille [du patron], qui [l] habillait⁴⁰ ». Notons qu'une telle transgression ne porte nullement atteinte à la longueur des cheveux ni à l'obligation (négociable) de les couvrir ; elle se joue plutôt de la norme.

Dans un registre différent, la gérante pose assise aux côtés de son époux resté debout, avec une simple robe à motifs et des souliers confortables qui diffèrent sans doute assez peu de la blouse ou des chaussons du quotidien [6]. Aucun bijou apparent si ce n'est de petites perles à l'oreille. Est-ce là pour elle une façon de se résigner à son rôle de grand-mère et de femme d'intérieur ? Rien n'est moins sûr. Jeune fille, son père l'incita à apprendre la langue de ses ouvriers agricoles. Plus éduquée que son mari, elle faillit devenir institutrice mais dut se résoudre à le suivre dans des fermes prises en location puis en gérance, souvent à l'écart du monde européen⁴¹. À tel point qu'elle était devenue « *k l- ar b* [comme les Arabes]⁴² », se souvient Hamidouche, né en 1934, le plus jeune des garçons de ferme sur l'image [12], bras croisés derrière le dos. L'attachement du personnel à sa personne tranche avec le souvenir plus mitigé laissé par un époux soupe au lait. Cette contribution féminine à la pacification des relations de travail semble avoir été primordiale, surtout après l'agression mortelle d'un journalier par un technicien venu d'Alger (1934). Aussi le fait pour la gérante de ressembler à sa domestique [9] peut-il s'inscrire dans une histoire longue et personnelle, et relever davantage au final d'un parti pris. Dès lors, on l'imagine volontiers à l'origine du présent fait à son petit-fils ou à la vue de tous ou d'un burnous adapté à sa taille (*tabernust* ou *tabidit*) [10-11].

³⁸ Le petit-fils d'un colon de Félix-Faure (aujourd'hui Si Mustapha) se rappelle de l'autoconsommation de plants de tabac du potager par les ouvriers algériens de la ferme, au début des années 1950, mais de façon plus discrète. Ils « se mettaient sur un tronc d'arbre, sous les figuiers [í], je les voyais broyer les feuilles de tabac sèches ». Entretien à Aix-en-Provence, 1^{er} février 2016.

³⁹ Entretien à Nantes, 18 juillet 2017.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ D'après la lecture du cahier de ses souvenirs (1997).

⁴² Entretien à Bordj-Menaïel, 25 juillet 2015.

Le vêtement est un marqueur essentiel dans une société coloniale. Il répond au besoin de mettre chacun à sa place, qu'il s'agisse pour les uns de garantir une forme de supériorité ó politique, matérielle, à défaut spirituelle ó pour les autres seulement de maintenir la distance (sur le plan culturel notamment). Mais la richesse du langage vestimentaire permet d'aller au-delà de cette première lecture. Il met en évidence des normes collectives puissantes qui précèdent la période coloniale et lui survivent. Il reflète des bouleversements économiques majeurs, la complexité des configurations sociales qui en résultent et ne cessent d'évoluer. S'habiller, c'est aussi se protéger des aléas climatiques et du quand dira-t-on, chercher à plaire ou à se plaire, quels que soient ses moyens et ses référents culturels. Si bien que l'appropriation individuelle du vêtement ne saurait être évacuée quand bien même elle reste indissociable du rapport aux autres. Il ressort ainsi de tenues portées dans la plaine des Issers au cours des années 1920-1930 : l'ampleur et les limites de la pénétration coloniale, la spécificité d'un espace rural ó à la fois carrefour et frontière ó avec ses permanences et ses ruptures fortes. Si ces données pèsent lourd sur les manières de se vêtir et de se comporter, un promeneur sur le marché, la gérante d'une ferme ou la fille d'un ouvrier agricole ont toujours la capacité à livrer des messages personnels. Ceux-ci n'ont rien de révolutionnaire ; encore faut-il, en contexte colonial et en milieu rural, ne point les ignorer.

Annexe : Dix-sept photographies prises dans la plaine des Issers entre 1923 et 1941

Photo 1



Photo 2



Photo 3



Photo 4



Photo 5



Photo 6



Photo 7



Photo 8



Photo 9



Photo 10



Photo 11



Photo 12



Photo 13



Photo 14



Photo 15



Photo 16



Photo 17

